



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 77.- / étudiants: 33.-

POUR UN NOUVEAU PORTRAIT DES VAUDOIS

Le *Portrait des Vaudois* de Jacques Chessex date de 1968. Le Canton sortait à peine du XIX^e. Sa population, majoritairement rurale, était la moitié de celle d'aujourd'hui. L'Université n'était pas « démocratisée » et se trouvait à la Cité. Les deux Eglises venaient à peine de fusionner. L'autoroute Lausanne-Genève avait quatre ans. L'identité de la majorité des protagonistes évoqués dans l'ouvrage est désormais inconnue à nos contemporains, du pasteur Bovon à Me André Manuel – notre ancien rédacteur auquel Chessex consacre un chapitre².

Il y a peu, l'un de nos amis traversa le Grand-Chêne (sans regarder) pour me soumettre cette idée: susciter la rédaction d'une nouvelle version du *Portrait*. Il ne saurait s'agir d'une simple mise à jour ou d'adjonctions de chapitres.

Cette nouvelle version ne saurait être folklorisante. On ne demandera pas à Vaud Tourisme – encore moins au Patrimoine mondial de l'UNESCO – de la financer. Pas plus qu'en 1968, ce ne sera une vaudoiserie, l'une de ces gaudrioles de caveau pour député radical ou socialiste. En revanche, on pourra parler de ces Vaudois aimant tant se moquer d'eux-mêmes sans le savoir, à coups de citations de Gilles et de Ouin-Ouin.

Elle pourrait commencer par raconter les nouveaux rites collectifs qui jalonneront autant l'année que la vie des Vaudois. On évoquerait les expéditions adolescentes au camping du Paléo festival, les mondanités urbaines des trentenaires au Festival de la Cité, puis les anciennes stars religieusement réécoutes au Montreux-Jazz. On tentera de comprendre pourquoi les habitants de ce petit pays adulent les événements monstres.

Il faudra la méticulosité du sociologue et le talent narratif du romancier.

Ce nouveau *Portrait* se pencherait sur les rites individuels. Parmi eux le brunch du dimanche, en couple dans un restaurant au mobilier suédois, ou en famille dans le tea-room cosu d'un bourg de campagne. Après les samedis à IKEA, destinés à meubler la nouvelle collocation, il décrirait les pendaisons de crémaillères, destinées à inaugurer lesdits meubles. Il s'arrêterait sur les vins apportés par les invités: entre ceux qui s'obligent à apporter du Vaudois, ceux qui s'y refusent, et ceux qui apportent un vulgaire pack de bière industrielle.

Se dessinerait, évidemment, une foule de profils sociologiques. On parlerait notamment du « villardou », notre homme de la montagne, moitié prof de ski, moitié agent immobilier. Le livre évoquerait la dynamique « fille des jeunes », reconnaissable à son T-Shirt orange, siglé: « *Giron du Pied 2025 à Pampigny???* ». Apparaîtraient quelques « grands-parents pour le climat ». On raillerait le moralisme de ces babas, nourris de théologie de la libération et de rapports du GIEC.

Il faudrait parler de l'accent de ces personnes. Après avoir dressé le constat de quasi-décès du « parler pointu » de la BSL³, on remarquerait l'émergence de sa nouvelle version, plutôt féminine et littéraire. Cette sorte d'accent français mâtiné de ralentissements vaudois s'entend notamment au marché à la Palud.

L'urbanisme et l'architecture pourraient avoir leur chapitre. Cela permettrait de décrire les passions que déchaîne dans les petites communes le *Règlement sur le plan général d'affectation et la police des constructions*. L'exercice de l'autonomie communale apprend au Vaudois une foule de termes techniques: hauteur au faite, distance aux limites, zone réservée. On parlerait de la villa, du locatif, de l'éco-quartier.

Sans transition, on passera de l'aménagement du territoire aux acquisitions immobilières: « J'ai un taux bloqué à la Raiffeisen d'Yvonand. » Aborder ces thèmes, c'est traiter le rapport à l'espace et au temps, à cheval entre aspiration légitime à la propriété, et orgueil d'imprimer sa marque.

La description des grandes étapes de la vie montrera combien l'Eglise a

été éclipsée des baptêmes que l'on ne vit plus, des cérémonies laïques de mariage, des enterrements « dans l'intimité ». Mais il faudra décrire ce qu'il reste du vieux fond calviniste si cher à Chessex. On sondera les gouffres de la culpabilité et de l'ardeur au travail, les reliquats de paysannerie dans des esprits pourtant urbanisés depuis trois générations. On parlera, parmi tant d'autres sujets, des consultations chez le psy, des expertises de la protection de la jeunesse et des médiateurs scolaires.

Reste à trouver un auteur. Reconnaissons que certains ont déjà fait une part du travail. Pour ceux de ma génération, ce sont essentiellement des humoristes: les deux Vincent, Kuchol et Veillon, avec toute leur œuvre; Nathanaël Rochat avec sa mythique chronique sur le bobo lausannois; Blaise Bersinger avec son sketch sur la Protection civile. Mais on reste souvent au stade du descriptif, essentiellement de profils sociaux, un peu de structures mentales.

Il faudra aller plus à fond, constater ce que sont aujourd'hui les mœurs vaudoises, dans leurs expressions, fussent-elles diverses, comme dans leurs soubassements et leurs influences. Il faudra la méticulosité du sociologue, et le talent narratif du romancier. Qui se propose?

Félicien Monnier

LE CONTRÔLEUR DES CONTRÔLEURS?

Le Contrôle fédéral des finances (CFFin) veut absolument savoir si le Canton de Vaud a raison d'imposer M. Frederik Paulsen, propriétaire du groupe pharmaceutique Ferring, selon le forfait à la dépense, comme cela se fait pour des contribuables sans activité lucrative; en effet M. Paulsen ne touchait pas de rémunération comme administrateur de sa société.

L'Administration fédérale des contributions (AFC) a admis cette décision cantonale. Mais le CFFin voit les choses d'un autre œil: la renonciation au salaire augmente d'autant la valeur de la société, par conséquent profite à son actionnaire. Il a donc demandé le dossier à l'AFC, qui a refusé en se fondant sur le secret fiscal; il a ensuite porté l'affaire devant le chef du Département, M. Ueli Maurer, qui a aussi refusé de donner suite; il saisit maintenant le Conseil fédéral en lui demandant d'obliger le Département des finances à porter le cas devant les tribunaux.

Indépendamment du secret fiscal protégeant M. Paulsen, cet acharnement pose la question de l'étendue des pouvoirs d'investigation du CFFin. Sa mission est en principe de vérifier la bonne tenue des comptes, la régu-

larité des opérations financières, leur opportunité même, ainsi que la bonne gestion administrative, informatique comprise. C'est un vaste domaine, où il est important que l'exactitude et la probité règnent. Le CFFin dispose de moyens d'investigation presque illimités à cet égard.

En revanche, nous ne voyons rien dans la loi qui légitime l'intervention du CFFin sur le bien-fondé matériel des décisions administratives étrangères au domaine comptable. Celles-ci peuvent faire l'objet de recours des intéressés selon les dispositions légales pertinentes. Et il n'est pas souhaitable que le CFFin vienne y ajouter son grain de sel. Le droit administratif est déjà une jungle; les procédures peuvent varier d'un domaine à l'autre; les recours existants, bien souvent, traînent en longueur. Si le CFFin, non content d'être le gardien de la rigueur financière, s'arrogeait en outre le rôle de garant de la bonne application du droit matériel, on ne s'en sortirait pas. En particulier en matière d'impôt, où le fisc fédéral, partie prenante au traitement des contribuables, surveille déjà en fait les fiscs cantonaux. On n'a pas besoin d'un contrôleur du contrôleur.

J.-F. Cavin

LE MILLION

Au moment de l'Indépendance vaudoise, nous étions un peu plus de cent mille. Lausanne comptait quelque dix mille habitants. Statistique Vaud nous annonce aujourd'hui que nous serons un million en 2044. En deux-cent cinquante ans de paix et de prospérité, plus ou moins libres du joug de Berne, la population vaudoise aura décuplé.

Mettons cette information en perspective. Sur la même période, la population française a à peine doublé, passant de vingt-neuf à soixante-sept millions. L'Allemagne, même si elle n'existait pas tout à fait encore, a vu sa population quadrupler: plus de huitante millions d'habitants contre vingt et un millions d'Allemands autrefois. L'Italie, qui n'était pas non plus une seule nation, se situe plus ou moins au milieu, sa population

ayant triplé de dix-huit à soixante millions.

La comparaison avec nos confédérés apporte des résultats similaires: la population fribourgeoise a quintuplé, Neuchâtel n'a que quadruplé, le Valais a presque sextuplé. Seule la ville de Genève partage notre sort, passant de vingt-cinq à deux cent cinquante mille.

Pourquoi notre Pays a-t-il connu une croissance si explosive? Celle-ci va-t-elle continuer? Quels défis cela représente-t-il pour notre communauté et nos infrastructures, et quels sont les moyens à disposition du gouvernement pour y faire face? Toutes ces questions feront l'objet d'un séminaire organisé par la Ligue vaudoise, au mois de novembre. Des informations plus précises suivront.

Benoît de Mestral

LES VALEURS, REJETONNES DU NIHILISME

Nous nous sommes ri de l'emploi incessant du mot *valeur*.

Dans *A vrai dire, une conversation avec Paul-François Paoli* (éditions de Cerf, 2021)¹, le philosophe Jean-Luc Marion s'attaque à cette manie langagière.

Avec Bruno Latour dont nous avons parlé dans ces colonnes, Marion, de l'Académie française, est l'un des deux philosophes français vivants les plus lus dans le monde, paraît-il.

Latour et Marion sont catholiques et croyants : deux drôles de paroissiens, dont les livres sont d'un accès difficile même aux personnes pourvues de notions de philosophie. Mais ils peuvent être lucides. Comme Jean-Luc Marion à propos des valeurs.

Marion admire Nietzsche et Heidegger, deux penseurs inquiets du nihilisme européen ; il dit s'efforcer de penser le rien, le *nihil* (en latin) que concentre la postmodernité, et cherche des raisons d'espérer.

Le nihilisme est une attirance vers le néant, parfois inconsciente, parfois revendiquée, une pulsion de mort, un certain goût pour la destruction, la dévaluation des valeurs et, selon la définition donnée par Marion, une déconnexion entre une pensée vraie et un agir mauvais. Ainsi Heidegger,

le plus grand philosophe du vingtième siècle, fut indiscutablement nazi – certes vite marginalisé par le régime hitlérien : que faire dans une guerre absolue d'un philosophe critique de la technique ?

Le communisme et le nazisme illustrèrent le nihilisme au XX^e siècle. Synonyme de stérilité, celui-ci se manifeste aujourd'hui par le ravissement des féministes devant l'avortement, le refus d'enfanter, l'utopie de l'indistinction des sexes, le gaspillage et la destruction irréfléchie des ressources de la Terre.

La valeur est importée de l'univers boursier. Elle fluctue, monte, descend.

L'Europe a failli mourir de deux guerres totales. Elle subit de nos jours les conséquences de sa rapacité démesurée. Ses grandes nations ont dominé et colonisé le monde. Elles ont cru maîtriser les forces de la nature. Le succès de techniques prodigieuses se retourne contre elles. La menace nucléaire réapparaît ; la guerre aussi, *qui ne permet plus de gagner, seulement de perdre* ; le dérèglement climatique les tourmente. Elles affrontent la concurrence des colonies perdues et d'empires remis en selle. La globalisation que l'Europe

mit en marche et les mutations technonumériques opérées en Amérique asservissent le Vieux Continent.

Après l'annonce de la mort de Dieu au XIX^e siècle, l'homme est aujourd'hui de trop. *Il faut l'éliminer pour sauver la planète*, nous enjoignent certains écologistes. Les transhumanistes américains veulent envoyer des humains sur Mars, les rendre immortels, les affranchir de leur essence. Quant aux Chinois, ils projettent de surveiller l'homme de près en le soumettant aux algorithmes. Les principes d'autorité et de hiérarchie s'effacent sur tous les continents au profit de pouvoirs brutaux. L'exercice d'un pouvoir nu, dépourvu d'autorité, signale une faiblesse de fond. Il existe comme une impossibilité voire une interdiction de penser. Les grands récits religieux sont oubliés. Il ne reste que l'angoisse, la peur de la mort et celle de la fin du monde que n'éclaire aucune pensée. L'Université ne fait pas exception au nihilisme ambiant, soumise en partie à la culture d'annulation (*cancel culture*) et à la déconstruction de tout concept.

A quoi bon agir et penser ? Les nihilistes passifs se posent cette question. Les nihilistes actifs terrorisent, tuent et se tuent.

Alors *l'illusion des valeurs* se fait une place. Nous vivons dans l'insignifiant, rien ne fait sens (pour parler *globish*), rien ne compte. Contre l'abattement, on recourt à des excitants, encore plus abrutissants. Ce sont *les valeurs* ; on n'y croit pas longtemps. Comblant le vide politique, *le mot valeur renvoie au nihilisme* et, selon Marion, *l'usage qui en est fait par les politiciens n'ayant ni le sens du tragique ni celui de la durée, l'accroît*. La valeur est importée de l'univers boursier. Elle fluctue, monte, descend. Tout est évaluable et évalué. La réalité de toute chose est déterminée par *la valeur* que lui prête la volonté la plus forte du moment. Marion est d'avis que *tenir Dieu ou la foi pour*

des valeurs est un blasphème. Les politiciens se réfugiant derrière les valeurs de la République font à peine mieux, *estimant décisifs les sondages et les slogans des communicants ; le mot « valeur » les rassure*. Chaque individu prétend détenir des valeurs qu'il préfère toujours à celles d'autrui. Le pape Grégoire XVI, que Marion admire, voulait lutter contre ce relativisme, mais il ne se sentait pas équipé pour y parvenir.

Marion n'est ni réactionnaire ni décliniste, *le déclinisme étant le rejeton du progressisme*. La foi du philosophe et théologien semble puissante. Il pense que *le doute n'est pas inhérent à la foi*. Il ne doute pas de Dieu, mais de lui-même, inquiet de sa faible capacité à suivre le Christ. *C'est moi qui suis douteux*, dit-il.

Selon Marion, le désordre et le chaos n'arrivent pas par hasard ; la philosophie et la théologie (impraticable sans la foi) nous aident à les surmonter. Il a cette phrase étonnante : *le christianisme ne fait que commencer*. La modernité se veut progrès infini, millénarisme sans fin. Or le temps n'est pas infini, le monde n'est pas éternel. On nous masque la fin du monde alors qu'on parle sans cesse d'apocalypse nucléaire, démographique ou climatique. Seul le christianisme permet de penser et d'éclairer la fin du monde.

L'Europe a beau être à l'origine du nihilisme, c'est sur le Vieux Continent qu'un rayon de soleil peut se lever. Il est riche de ses expériences nationales, le continent *le plus diversifié et le moins divisé*, le plus *intégrateur*, contrairement aux Etats-Unis menacés de conflits communautaristes, à *l'Oumma qui islamise*, à *la Chine qui sinise*.

Le retour critique sur soi est possible en Europe à condition qu'elle ne renie pas sa triple origine hébraïque, grecque et latine.

Jacques Perrin

¹ Les phrases en italiques sont des citations de Marion.

OCCIDENT EXPRESS 104

En cette fin d'août, un soleil inhabituel inonde la majesté désolée des Highlands. La lavande des bruyères roule de colline en colline jusqu'à l'océan, ponctuée des millions de moutons qui préparent, à leur insu, la nouvelle saison des pulls en cachemire. Devant leurs petites maisons de pierre volcanique, les Ecossais empilent leur bois pour un hiver qui sera rude. Cela m'a rappelé qu'à la même époque, en Serbie, à trois mille kilomètres au sud-est de cette péninsule du Wester Ross, on fait exactement la même chose. Pourtant en Serbie on empile du bois aussi vert que le bon roi Henri IV. Au début j'ai cru à une incompréhension de ma part tant la chose me semblait incongrue. Las, d'hiver en hiver, j'ai vu mon bien-aimé beau-père lancer dans notre poêle des bûches qui dégoulaient encore de sève, non pas visqueuse et ambrée mais bien fraîche, transparente et vive comme de l'eau. Alors j'ai tenté, avec une détermination de boy scout, d'obtenir du bois sec. J'ai appelé des dizaines de fournisseurs, du nord au sud du pays, même jusqu'en Bosnie, connue pour ses impénétrables forêts peuplées d'ours et de loups. Les réponses étaient toujours les mêmes : « Du bois sec ? Bien sûr ! Du hêtre, de l'acacia et du chêne de première catégorie. Nous l'avons coupé il y a en tout cas deux semaines, et il a fait très chaud depuis ! » Après quelques années, j'ai dû me résoudre à cette évidence. En Serbie, la notion de bois sec n'existe pas. Le bois ne connaît que deux états : arbre, ou bois de chauffage. Qu'il faille attendre deux bonnes années pour passer de l'un à l'autre est aussi inconnu en Serbie que la mousson au Groenland. Que le bois vert ne

produise pas grand-chose d'autre que des quantités infernales de fumée âcre et très peu de chaleur ne semble déranger personne. J'en ai pris mon parti et me suis mis à commander mon bois de chauffage longtemps à l'avance. Rangeant mes stères de hêtre et d'acacia selon des ordres précis, donnant des instructions à mon entourage sur l'ordre de consommation des divers empilements, j'ai mis au point ma propre résistance à la culture locale. Les Serbes ignorent ainsi collectivement, c'est mon observation maintes fois vérifiée, la distinction entre bois sec et bois vert, et cela n'est pas anodin. C'est un petit détail qui révèle à quel point cette région n'a émergé que très récemment d'une économie de survie. Car planifier la consommation de bois sec exige de se projeter au moins deux ans dans l'avenir. Ce qui, en Serbie, est un horizon ridicule par son éloignement. Deux ans ici sont deux siècles ailleurs. Attendre deux ans ? Risquer de se faire voler un ou deux stères par le voisin ? (un risque hélas inévitable, hiver après hiver) De se faire tuer à la guerre ? De tout perdre dans une crise économique subite ? De devoir s'exiler pour des raisons obscures ? A quoi bon ? Ici, ma bûche, là, mon poêle. Que m'importe que cette bûche soit sèche ou pas, elle finira bien par brûler. Ainsi, bûche après bûche, j'ai commencé à comprendre. Attendre que le bois sèche est un luxe, un sport de nantis. Toute forme d'épargne est un incalculable avantage. Un pari, une folle tentative de croire en l'avenir. Un minuscule édifice de civilisation humaine contre la sauvagerie animale.

David Laufer

« On parle beaucoup de valeurs, ce qui m'agace. Je crois à une philosophie générale, qui fait qu'on a une certaine ligne. Les valeurs me font penser à ces check-lists des Américains en matière de morale, économique en particulier. Quand vous avez coché toutes les cases, alors vous êtes éthiquement convenable, c'est simpliste. »

Pascal Couchepin,
in *Le Matin Dimanche* du 21 août 2022.

LES LIBERTÉS EN SUISSE SONT-ELLES MENACÉES ?

Le Regard Libre, mensuel romand de réflexion, organise un débat sur la question des libertés.

Il aura lieu le **30 septembre 2022 à 19h00**
au **Casino de Montbenon**, à Lausanne, Allée Ernest-Ansermet 3

Participants :

Myret Zaki, journaliste économique, éditorialiste,
Olivier Meuwly, historien, spécialiste de la Suisse,
Jacques Pilet, journaliste à *Bonpourlatete.com*,
Olivier Delacréta, éditorialiste.

Entrée gratuite • Apéritif offert
Inscription sur www.leregardlibre.com

L'IMPOSSIBLE RÉCIT COMMUN

Le 25 août dernier, le président Macron annonçait la mise sur pied d'une commission « mixte » composée d'historiens français et algériens chargés d'enquêter sur la période qui va de la colonisation française à la fin de la guerre d'Algérie, soit de 1830 à 1962. Toutes les archives existantes seront à leur disposition. Le but est de rétablir l'amitié entre les deux peuples sur la base d'une reconnaissance loyale de l'ensemble des faits, si pénibles soient-ils.

Dans son ouvrage paru l'an passé, *Le Grand Récit*¹, l'historien Johann Chapoutot montre que la recherche historique a besoin d'un cadre interprétatif général et durable qui donne sens et cohérence aux faits particuliers. C'est ce qu'il nomme un « grand récit ». Son livre traite des grands récits « universalistes », c'est-à-dire qui appréhendent l'histoire de l'humanité comme un tout unitaire et cohérent. Il consacre un long premier chapitre au récit chrétien, selon lequel l'évolution du monde est conduite par la Providence. Pour l'auteur, ce récit « providentialiste » est épuisé². D'autres grands récits le sont aussi, en fait, la plupart.

Ainsi, le grand récit des nazis, particulariste³, millénariste et conquérant, a fait naufrage. Le grand récit scientifique et dialectique des marxistes a duré plus longtemps, mais son ratage fut tout aussi spectaculaire. L'échec a sanctionné le mépris de l'un et de l'autre récit à l'égard des innombrables réalités humaines – individuelles et

collectives – qui n'entraient pas dans sa cohérence idéologique.

Le grand récit qui subsiste encore tant bien que mal, c'est le récit républicain du progrès général de la démocratie et des droits des minorités, des organisations internationales et des lois du marché. Les déséquilibres économiques et politiques inédits dus à la mondialisation, les conflits interétatiques existants ou menaçants, l'insécurité générale qui en résulte ont affaibli la pertinence de ce récit dans l'esprit de nombreuses populations. Cela explique le retour violent des grands récits nationaux. Cela explique aussi le succès de quelques petits récits de substitution, comme l'illimitisme (croissance et maîtrise infinies de l'homme), le messianisme, le complotisme, le déclinisme et quelques autres, dont Chapoutot donne une description, amusante ou consternante selon l'humeur du moment.

La première question qui se pose aux historiens de la commission mixte est de savoir dans le cadre de quel grand récit ils conduiront leurs recherches. Il nous paraît en tout cas impossible de le faire dans le cadre simultané des deux grands récits nationaux français et algérien.

Le récit national offre certes un cadre plus cohérent et réaliste qu'un récit universaliste. On s'y retrouve mieux. Ainsi, l'histoire vaudoise – à un degré moindre, l'histoire suisse – rend compte d'une façon à peu près cohérente de ce qui s'est passé. Elle met au jour, plus complètement et d'une façon

plus structurée que les (trop) grands récits universalistes, les multiples liens qui tissent la nation. Ce filet serré de faits avérés empêche les interprétations trop passionnelles. Même alors, cependant, la recherche historique n'est pas exempte d'affrontements idéologiques entre les chercheurs. C'est évidemment pire quand il s'agit de l'histoire d'une guerre récente et que ce sont les protagonistes qui doivent déterminer qui avait tort et qui avait raison.

La cohérence du récit national s'arrête aux frontières de la nation.

Le problème de fond est que la cohérence du récit national s'arrête aux frontières de la nation. Même si, dans un puissant effort d'objectivité, la commission mixte tout entière tombait d'accord sur les faits et les chiffres concernant les relations franco-algériennes, comment pourrait-elle s'accorder sur la qualification morale et politique desdits faits. Comment trouver un commun dénominateur entre ceux qui parlent d'une « guerre d'Algérie », conduite par l'armée française, sur ordre du gouvernement légitime, pour rétablir l'ordre sur un territoire qui, en droit, était français, et ceux qui parlent d'une lutte de libération pour l'indépendance du peuple algérien opprimé, uni contre l'occupant colonialiste ? Pour les premiers, les seconds sont des terroristes. Pour ceux-ci, ceux-là sont des criminels.

Le président Macron a ingoré le récit national français quand il a déclaré, le 14 février 2017 à Alger, que « la colonisation est un crime contre l'humanité ». Une telle formule, sur une question aussi sensible, engageait définitivement la France. Elle dessinait du même coup le cadre des réflexions autorisées pour les membres français de la commission.

On peut dès lors craindre que les débats de la commission ne soient qu'un affrontement asymétrique entre les premiers, privés de tout recours à un récit national qui déculpabiliserait la France et ligotés par le grand récit républicain universaliste, moral et repentant, et les seconds, pouvant librement se livrer à une criminalisation générale du passé français au nom à la fois du grand récit national algérien et du grand récit républicain. Il n'est pas sûr que cela contribue à apaiser les tensions.

Olivier Delacrétaux

¹ Johann Chapoutot, *Le Grand Récit, introduction à l'histoire de notre temps*, Presses universitaires de France, Paris, septembre 2021.

² Un croyant fera remarquer à M. Chapoutot qu'il limite le récit « providentialiste » à sa partie terrestre, c'est-à-dire à la chrétienté occidentale, et néglige la persistance du plan divin qui l'a animée et qui peut en tout temps la susciter à nouveau.

³ On peut néanmoins le classer parmi les récits universalistes, en ce qu'il tend à soumettre la terre entière à la culture allemande.

AU QUARTIER DES ARTS

Dans la zone cimentée proche de la gare de Lausanne, qu'on appelle Plateforme 10 en souvenir de son époque ferroviaire, le Quartier des Arts est désormais au complet : les trois musées prévus y ont pris place et la circonstance est marquée par des expositions inaugurales d'un grand intérêt.

Avant d'y entrer, c'est aussi l'occasion de considérer l'ensemble architectural qui a pris une forme à peu près définitive. Le bâtiment principal – celui du Musée cantonal des Beaux-Arts (MCBA) – reste toujours réfrigérant dans son uniforme austérité. Celui qui, au fond de l'esplanade, abrite le MUDAC et le Musée de la photo est en revanche une belle réussite, avec cette rupture des murs de façade qui donne l'impression que les étages s'envolent ; et l'espace du rez-de-chaussée est magnifique, avec des lignes complexes et pures. On doit toutefois déplorer que les styles des deux édifices principaux ne s'accordent pas ; c'est une occasion manquée. L'ensemble n'est pas très souriant, avec un grand espace

bétonné sans le moindre charme ; il semble qu'on réfléchit à la manière d'y ajouter de la verdure, ce qui serait bienvenu ; il est aussi nécessaire de remanier l'entrée, du côté de la gare dont le chantier déborde sur l'aire muséale avec un baraquement provisoire – mais on sait maintenant que ce provisoire va durer très longtemps –, abord moche autant qu'il est possible ; qu'on y offre au moins de larges surfaces aux tagueurs pour qu'ils égaient ce triste goulet.

Train – Zug – Treno – Tren

Les trois musées se sont entendus pour consacrer au rail – ça s'imposait ! – une exposition inaugurale en trois parties. Au MCBA, un accrochage très réussi nous montre comment différents artistes se sont laissés inspirer par le train, avec toute sa poésie. Il y a des superbes photos, et bien sûr surtout des tableaux, parfois munis de grandes signatures : Chirico affectionnait de compléter ses architectures oniriques par la silhouette d'un convoi à panache de fumée ; Edward Hopper est à l'honneur avec plusieurs toiles.

Le MUDAC a repris le thème en exposant avec soin et originalité du matériel ferroviaire. Quant au Musée de la photo, il nous submerge d'images – aussi des affiches, des dessins et des huiles – présentées dans un fatras péniblement articulé, mais où l'amateur de pittoresque (et par-

fois de très belles photographies noir-blanc) trouvera de quoi se réjouir.

Dubuffet : un legs généreux

La collection de Dubuffet constituée par Mireille et James Lévy, Lausannois décédés il y a quelques années, a été généreusement léguée au MCBA en 2019. Cette donation est exposée pour la première fois. Il s'agit d'une trentaine d'œuvres typiques de l'artiste dont les attaches avec Lausanne étaient solides ; certaines sont de première importance. On y retrouve toute la feinte naïveté goguenarde du père de l'art brut. Le MCBA, avec ses Bocion, ses Vallotton, ses Soutter et bien d'autres, est vraiment le propriétaire ou le dépositaire de grands trésors. Et avec ses Buchet...

Buchet, rigueur et plénitude

... Car dans la riche rétrospective consacrée à Buchet, de très nombreuses œuvres appartiennent au MCBA, dont la politique d'achat n'a pas été passive au fil des décennies. Et Buchet, Vaudois, né à Etoy, ayant résidé longtemps à Genève et à Paris, de retour en terre vaudoise pour les vingt-quatre dernières années de sa vie, mérite bien l'hommage de cette belle exposition.

Le peintre a passé par diverses périodes : le futurisme où il suggère le mouvement avec une grande virtuosité ; le cubisme et l'abstraction

où ses lignes sacrifient davantage à la géométrie ; une dernière période plus libre et plus lumineuse. Mais toujours on admire la maîtrise des couleurs, souvent dans la gamme des brun-ocre-beige-gris ; et surtout, toujours domine un art de la composition (plusieurs de ses tableaux sont d'ailleurs intitulés « Composition ») d'une fermeté remarquable ; on éprouve un tel sentiment de plénitude qu'on se demande parfois si la force de l'œuvre ne va pas en faire éclater le cadre ; mais non, tout est puissant, mais puissamment juste.

Gustave Buchet est l'un de nos grands.

Prenez sans tarder le chemin du Quartier des Arts : les expositions durent jusqu'au 18 septembre pour Dubuffet, jusqu'au 25 septembre pour les autres. Et, si vous craignez la fatigue, prévoyez deux visites tant les œuvres abondent.

Jean-François Cavin

LA NATION

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

« Je rêve qu'il y ait toujours du chasselas par ici dans 500 ans ! C'est notre spécialité, nous ne devons pas y renoncer. »

Xavier Fonjallaz,
23 ans, vigneron à Epesses

LE BUREAU DU CHEF ARTILLERIE? AU FOND À GAUCHE, À CÔTÉ DES TOILETTES!

«Dernier argument des rois», l'artillerie a longtemps été déterminante pour beaucoup de grands chefs militaires. Elle peut être définie de manière triviale comme l'ensemble des canons, obusiers, mortiers et missiles fabriqués pour tirer à grande distance. Par métonymie, l'artillerie a fini par désigner aussi l'écosystème complexe de troupes chargées de mettre en œuvre ces armes. Néanmoins, il est plus intéressant de la définir comme un ensemble d'effets. Elle fournit la capacité de combattre l'adversaire dans la profondeur du champ de bataille, souvent par surprise, et sans être directement à son contact. Elle permet de limiter sa liberté de manœuvre en lui interdisant, par le feu ou le minage à distance, l'accès à certaines portions de terrain. L'artillerie réduit la capacité de combat de l'armée adverse en usant tant son matériel que son moral. Son efficacité, contrairement à l'aviation, n'est pas tributaire de la météo ou des contraintes géographiques. Son utilisation est flexible parce que, contrairement à l'infanterie, l'arme des «300 derniers mètres», les canons n'ont pas besoin de se déplacer pour avoir un effet.

Elle peut avoir des effets tactiques, en fournissant un appui à courte distance au profit des formations de combat, ou alors opératifs, en détruisant à plus longue portée des centres de commandement, des points logistiques adverses, etc. Finalement, elle peut avoir des effets stratégiques en attaquant les centres de décision, le moral de la population civile, les infrastructures critiques, etc. L'artillerie nucléaire entre dans cette catégorie.

Pour obtenir ses effets, l'artillerie nécessite qu'on lui attribue un but, et la bonne munition dans la bonne quantité, au bon moment. Son emploi

nécessite tout d'abord un renseignement. Elle repose donc en premier lieu sur les observateurs, fantassins, drones, etc. qui sillonnent le champ de bataille, identifient des buts et demandent une contribution de sa part. Le besoin est ensuite transmis à un centre de décision où la pertinence du tir, le risque de dégâts collatéraux, le type de munition nécessaire, etc., seront analysés. L'ordre de tir sera finalement transmis à une batterie. Les observateurs au front devront par la suite transmettre les éventuelles corrections afin d'optimiser la précision des tirs, et la boucle pourra recommencer.

On découvre que chenilles et canons arpentent toujours les champs de bataille.

Tout ce processus nécessite des transmissions à même de relayer les informations de manière sûre entre les différents partenaires du système, une logistique complexe comprenant l'acheminement des bonnes munitions aux bons endroits, la construction de moyens de franchissement des obstacles, ou la maintenance des armes. L'artillerie nécessite aussi des spécialistes météo pour l'analyse des contraintes atmosphériques influençant les tirs, des ingénieurs capables de vérifier leur efficacité sur les infrastructures, des spécialistes du droit des conflits armés, une protection contre les menaces terrestres, aériennes ou la contre-batterie de l'artillerie adverse, etc. Tout l'art de l'artillerie moderne est de simplifier et de raccourcir le plus possible cette boucle afin de garantir au maximum la rapidité et la précision du tir. Cette machinerie complexe doit être huilée en permanence afin de fonctionner sans accroc.

Aussi, l'artillerie est devenue la première arme dite savante parce que la complexité de sa mise en œuvre en a fait un système réseau-centré. Cette complexité a engendré la création des premières académies destinées à former des officiers capables de l'utiliser. La portée et le poids des canons augmentant au cours de l'Histoire, l'artillerie a stimulé le développement d'autres armes comme les transmissions, afin de relayer les ordres toujours plus loin, ou du génie, des pontonniers et du train afin d'assurer ses déplacements. Elle a donné naissance aux chars, regroupés à l'origine sous le terme d'artillerie d'assaut, et à l'aviation dont les premiers dirigeables et avions n'étaient rien d'autre que des observatoires d'artillerie. Autour d'elle se développent aussi toutes les spécialités relatives à la fortification et aux sièges. L'artillerie a finalement profondément transformé l'infanterie qui a dû s'adapter pour se protéger de ses effets. Au carré de piquiers ont succédé la ligne, puis le groupe de tirailleurs, moins vulnérables.

L'invasion de l'Ukraine a fait sortir les artilleurs de l'ombre dans laquelle les bataillons cyber, drones, forces spéciales et autres tendances à la mode les avaient relégués. Depuis quelques mois, les médias ne parlent plus que de CESAR ou de HIMARS et on découvre que chenilles et canons arpentent toujours les champs de bataille. Réduite à sa portion congrue dans des armées occidentales vouées

depuis trois décennies à la lutte contre le terrorisme, aucune autre arme n'illustre aussi bien que l'artillerie la nécessité d'investir pour l'ensemble des éléments du système global qu'est l'outil militaire. Des spécialités que l'on pensait anachroniques se révèlent en fait toujours décisives sur le terrain.

Le 11 août dernier était présentée la *shortlist* des armes, une allemande et une suédoise, destinées à remplacer les M109 vieillissants de l'Armée suisse¹. Comme d'habitude, le fabricant, le pays d'origine ou l'absence d'autres modèles sur la liste donnent lieu à pléthore de commentaires de spécialistes, avérés ou non. De même que pour l'acquisition des F-35, les lecteurs de *La Nation* devront rappeler à nos décideurs que ce n'est pas tant le choix du fabricant qui doit être le facteur déterminant, mais les effets apportés par une arme et sa capacité à s'intégrer aux systèmes existants et à venir, avec leurs véhicules, munitions intelligentes, senseurs, etc. Le canon, seul, ne suffit pas à gagner les guerres. Il n'est qu'un des maillons de l'écosystème «artillerie».

Finalement, la Suisse étant neutre, elle n'attaquera jamais un adversaire en premier et le combat se déroulera toujours sur son sol. Il convient donc de rappeler à ceux qui veulent l'enterrer définitivement que l'artillerie est l'un des seuls moyens dont dispose notre armée pour combattre l'adversaire sur son propre terrain.

Edouard Hediger

¹ <https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/documentation/communiques.msg-id-89927.html>



IMPROBABLE ASCENSION DE L'IMMOBILITÉ ÉLECTRIQUE

Nous vivons une époque formidable, où les écologistes nous poussent, d'une part, à produire toujours moins d'électricité – ils exigent le démantèlement des centrales nucléaires, refusent l'extension des grands barrages dans les Alpes, et la moitié d'entre eux veut interdire les éoliennes réclamées par l'autre moitié – et, d'autre part, à en consommer toujours davantage – en voyageant davantage en bus et en train, en achetant des voitures électriques, et de mille autres manières.

LE COIN DU RONCHON

Au moment où cela nous amène logiquement à une explosion des prix et à la perspective d'une probable pénurie, et alors que le bon peuple commence à se répandre en commentaires ironiques sur la mobilité électrique, les politiciens verts continuent à inventer de nouvelles idées dans ce domaine. Ainsi, après les vélos électriques, on nous fait miroiter

la possibilité d'installer des *ascenseurs à vélos* dans les villes fortement dénivelées. C'est ce que réclament en particulier les jeunes Verts de Lucerne, en se fondant sur l'exemple de la ville de Trondheim en Norvège.

La presse, qui nous a rapporté ce curieux projet dans le courant de l'été, en a aussi profité pour nous expliquer à quel point l'installation de Trondheim est peu satisfaisante: elle nécessite un entretien en moyenne deux fois par semaine, le câble qui sert à hisser les vélos doit être constamment réajusté, la mécanique souffre des infiltrations d'eau et le système est peu pratique à utiliser pour les cyclistes. Mais il y a le mot «vélo», alors c'est *cool*.

A bien y réfléchir, la Municipalité de Lausanne pourrait installer quelques-uns de ces dispositifs – non pour aider les cyclistes, puisque ça ne fonctionne pas, mais pour rétrécir encore quelques portions de route.

Et lorsqu'il n'y aura plus d'électricité, il sera temps d'inventer des vélos avec un moteur à essence.

PAS DE PROPORTIONNELLE POUR L'EXÉCUTIF

Peu avant que le Conseil d'État eût soumis au Grand conseil son projet de révision de la Loi sur l'exercice des droits politiques (LEDP), M. Dylan Karlen déposa une initiative constitutionnelle parlementaire tendant à l'instauration de la représentation proportionnelle dans les exécutifs cantonal et communaux (cf. *La Nation* no 2163). Il propose sur son site internet une excellente visualisation de la situation, sur laquelle il développe ensuite ses arguments.

L'initiative de M. Karlen fut traitée en commission l'an dernier, mais le rapport de minorité de M. Keller étant en retard depuis plus d'une année, l'objet n'a pas encore été porté au Grand conseil. Il y a fort à parier que le Grand conseil suivra l'avis de la majorité et du Conseil d'État et ne prendra pas l'initiative en considération. En effet, lors de la récente modification de la LEDP, notre Parlement a décidé d'adopter le bulletin unique pour les élections à la majoritaire (cf. *La Nation* n° 2183), s'éloignant ainsi

de la logique partisane, quasi-proportionnelle, qui s'était immiscée dans les élections à la majoritaire.

L'argumentation de M. Karlen est convaincante sur deux points. D'abord, il montre que les Vaudois votent généralement «compact» et en tire la conclusion qu'ils ne votent pas pour des personnes mais pour des partis, même à l'exécutif. Il est malheureusement possible qu'il ait raison; cette situation n'est toutefois en rien souhaitable, et l'adoption du bulletin unique devrait y mettre un terme. Ensuite, les informations qu'il a rassemblées sont claires: la distribution des sièges à l'exécutif ne suit pas celle du législatif. Un quart des sièges exécutifs communaux sont, selon ses termes, mal attribués. Plutôt que d'y voir un complot des grands partis, il faut en tirer la conclusion que l'électeur vaudois est parfois rationnel et sait encore que les compétences des candidats doivent l'emporter sur leur idéologie.

B. de Mestral